Ami du Clergé du 7 mai 1936

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Pour des Communions solennelles. — *A la messe :* La visite de Jésus, 273. — *Aux Vêpres :* Le serment de fidélité à Jésus, 275. — *Consécration à la Sainte Vierge :* Sous le patronage de Marie, 277.
Cours de prônes sur les Evangiles. — XXIX. *Fête de sainte Jeanne d'Arc :* Son renoncement, ses souffrances, son martyre, 278. — XXX. 5° *Dim. après Pâques :* Nécessité de la prière et ses qualités, 279.
Mois de Marie. — VII. Le Saint Nom de Marie, 281. — VIII. L'éducation de la T. S. Vierge, 284.
Allocutions de mariage. — III. La grandeur du sacrement, 286.

POUR DES COMMUNIONS SOLENNELLES

A la messe

LA VISITE DE JÉSUS

Mes chers enfants,

Pourquoi cette foule des grandes fêtes dans notre église décorée comme jamais ? Pourquoi ces fleurs et ces lumières, ces chants et cette musique ? Pourquoi ces magnifiques cérémonies qui ont attiré tant de monde, groupé autour de vous tous vos parents et vos amis ? Vous allez recevoir Jésus dans votre cœur, c'est vrai, et c'est toujours fête quand Jésus vient chez nous ; mais tout de même, bien souvent déjà vous l'avez reçu, et l'on n'a point entouré vos communions précédentes de toutes ces beautés. Pourquoi ? Ah ! c'est qu'aujourd'hui, — nous l'avons rappelé en retraite, — Jésus vient pour s'unir à votre âme d'une façon toute particulière, en vue d'un grand voyage qui s'appelle la vie.

I. — *Comparaison prise du mariage chrétien*

Vos beaux costumes, mes enfants, leur couleur, la gravité de vos visages recueillis, la présence émue de tous les vôtres, me font songer à une cérémonie toute semblable à celle-ci, et qui se déroule souvent dans nos églises : celle du mariage, qui est lui aussi un grand sacrement, a déclaré S. Paul.

Le mariage a uni vos parents, pour qu'ils fassent ensemble le chemin de la vie, pour qu'ils s'aiment et qu'ils s'aident toujours, pour qu'ils vivent au même foyer, pour qu'ils vous assurent, pendant toute votre jeunesse, tout ce dont vous avez besoin : pain et vêtement pour votre corps, tendresse et amour pour votre cœur, instruction pour votre esprit, éducation et formation chrétienne pour votre âme.

Eh bien ! aujourd'hui, vous allez de même contracter avec Jésus une union solennelle, durable, qui ressemble bien à un mariage chrétien. En effet, S. Paul a dit que le mariage était l'image de l'union du Christ et de son Eglise. Or, dites-moi, mes enfants, faites-vous partie de l'Eglise ? Mais oui, puisque le catéchisme vous a appris que « l'Eglise c'est la société des chrétiens soumis à l'autorité des pasteurs légitimes dont le chef est le Pape, successeur de S. Pierre. » Vous êtes des chrétiens, puisque vous êtes baptisés, et vous obéissez à vos pasteurs : à votre curé, à votre évêque, au Pape, que vous aimez de tout votre cœur.

Alors, puisque vous êtes de l'Eglise, le mariage est l'image de l'union du Christ avec votre âme. D'ailleurs, au jour de votre baptême, vous avez été présentés à Jésus, vos parrain et marraine ont déclaré, en votre nom, que vous vouliez devenir disciples de Jésus, l'eau sainte a coulé sur votre front, votre âme a été purifiée du péché originel, elle a été unie à Jésus-Christ. Peut-être avez-vous entendu au catéchisme comparer le baptême à une greffe divine. La greffe est une petite opération qui consiste à unir à un tronc une branche prise ailleurs ; or, qu'arrive-t-il si la greffe est bien faite ? La sève passe dans la branche, et celle-ci se couvre de jeunes pousses, de feuilles, de fleurs et enfin de fruits. Le baptême vous a unis à Jésus-Christ, et sa grâce, comme une sève divine, est passée dans vos âmes, et vous avez commencé à vivre de cette vie surnaturelle qui rend méritoires pour le ciel tous vos travaux, vos peines et vos bonnes œuvres.

II. — *Les préparations divines*

Mais, pendant quelques années, vous avez complètement ignoré ce qui s'était passé dans votre âme ; votre intelligence était comme endormie, vous ne pouviez pas ni savoir ni comprendre. Puis vous avez grandi, on vous a parlé de Jésus, vous avez appris qu'il était mort sur la croix, qu'il habitait au tabernacle, et vous avez commencé à le nommer dans vos prières.

Au catéchisme, vous avez complété votre connaissance de Jésus, et l'on vous a enseigné des choses nouvelles, que, tout petits, vous n'auriez pu comprendre : les mystères de l'Incarnation et de la Rédemption, par exemple ; on vous a expliqué comment le monde pécheur et maudit par Dieu avait besoin d'un sauveur, et comment Jésus avait réalisé le salut du monde en payant la dette de nos péchés à la justice divine. Mis en contact avec l'Evangile, vous avez fait connaissance avec Jésus, un peu comme si vous aviez assisté à ses miracles et entendu sa parole ; en effet, l'on vous a parlé de toutes les choses merveilleuses qu'il avait faites, on a bien souvent utilisé ses paraboles, ses comparaisons et cité ses paroles dans l'explication du catéchisme ; on vous a dit comme il était bon ; et les détails de ses derniers moments, de sa Passion et de sa mort, puis de sa vie glorieuse, vous sont devenus familiers.

Maintenant donc que vous connaissez Jésus, vous allez pouvoir vous-mêmes, en personne et en connaissance de cause, renouveler votre union au

Christ. Personne ne voudrait s'unir pour la vie à quelqu'un qu'il ne connaît pas. Mais le Christ n'est plus un inconnu pour vous, car vous savez qui il est et ce qu'il est : Fils de Dieu, venu en ce monde pour nous sauver.

Mais l'union que vous allez contracter est bien symbolisée par le mariage, car c'est une union d'amour. Il arrive parfois, souvent même, que deux hommes, deux personnes s'unissent pour faire ensemble du commerce, pour monter une usine, ou toute autre affaire : on dit alors qu'ils sont associés. Pour que tout aille bien, il faut qu'ils s'entendent et travaillent honnêtement et loyalement, conformément à un contrat sage et prudent, mais il n'est pas nécessaire qu'il y ait entre eux une amitié profonde : l'association est une chose, l'amitié en est une autre.

Au contraire, l'union que vous allez contracter avec Jésus est une union d'amitié. Jésus vous aime-t-il ? Vous savez quelles preuves il vous a données de son amour : riche, il s'est fait pauvre; glorifié par les anges dans le ciel, il s'est fait humble travailleur sur la terre ; éternellement heureux auprès de son Père, il est venu parmi nous souffrir et mourir. Et tout cela pour vous, pour vous arracher à l'enfer, pour vous faire enfants de Dieu et vous conduire au bonheur du ciel. Par amour pour vous, Jésus s'est fait prisonnier au Tabernacle, et pour descendre dans vos âmes, il s'est caché sous les apparences d'une petite hostie ; pour vous il a institué ses sacrements, formé ses apôtres, fondé son Eglise ; il vous a ménagé la grâce du baptême, de l'instruction chrétienne, et maintes fois déjà vous a pardonné vos péchés. L'amour de Jésus pour vous est donc certain ; de plus, il est fidèle, généreux, désintéressé et indulgent.

Mais vous, avez-vous pour Jésus un amour sincère et profond ? Oui, car, dans vos années de catéchisme, vous avez appris non seulement à connaître, mais à aimer Jésus. Quand vous avez prié, quand vous avez étudié, quand vous avez suivi pieusement les saints offices et surtout votre messe, quand vous avez regretté vos péchés et travaillé à corriger vos défauts, vous avez aimé Jésus ; car c'est pour son amour, pour lui faire plaisir, que vous vous êtes appliqués à réaliser tout cela. Et vous êtes fermement décidés, aujourd'hui, à aimer Jésus toute votre vie, comme par le passé, et même toujours plus et toujours mieux.

III. — *Le don de Jésus*

Et voilà comment, mes enfants, toutes vos jeunes années depuis la première prière sur les genoux de votre maman, depuis le premier geste de vos mains jointes pour parler à Dieu, en passant par les leçons du catéchisme, sans oublier les efforts réalisés et les sacrements reçus, tout cela n'a été qu'une longue préparation à la grande fête d'aujourd'hui.

Et maintenant Jésus vient, non comme un étranger, ni comme un hôte de passage, ni même comme un ami ordinaire, mais comme le compagnon de toute votre vie.

Quand un étranger vient nous rendre visite, on le reçoit avec politesse et correction ; on s'entretient avec lui de choses banales et indifférentes ou d'affaires ; et bien souvent son départ ne nous laisse pas plus de regret que son arrivée n'avait causé de joie ; on ne lui confie pas ses secrets, on ne l'initie pas aux affaires de la famille, on ne lui fait pas les honneurs de la maison.

Si c'est un parent, un ami que l'on reçoit, on se comporte différemment ; volontiers on le retient et on le garde quelques jours, on s'ingénie à lui faire plaisir, à lui rendre agréable son séjour ; on se plaît en sa compagnie, et l'on s'attriste tout au moins un peu de son départ ; mais on sait qu'on ne peut le garder toujours et on le laisse partir.

Enfin, si c'est non plus un simple ami, mais le compagnon de toute la vie qui vient chez nous, nous voulons qu'il y soit comme chez lui ; tout ce que nous avons, nous le mettons à sa disposition ; nous voulons partager avec lui tout ce qui est nôtre et prendre notre part de ses peines comme de ses joies ; il n'est aucun secret qui ne lui soit confié ; nous voulons qu'il en agisse de même avec nous ; nous désirons qu'il ne s'éloigne jamais si possible ; et quand il doit le faire c'est avec peine que nous nous résignons, nous attendons son retour avec impatience, et nous le retrouvons toujours avec joie.

Mes enfants, c'est en cette qualité que Jésus vient aujourd'hui dans votre âme. Dans vos communions précédentes, il fut l'ami de passage ; aujourd'hui il vient comme le compagnon de toute votre vie ; vous savez comment vous devez l'accueillir.

Votre âme, comme une belle demeure, a été en son honneur soigneusement purifiée et parée ; nul doute qu'il n'éprouve une grande joie à venir aujourd'hui dans vos cœurs. Mais il faut encore qu'il soit reçu comme chez lui, que vous lui donniez le droit d'user de tout ce qui vous appartient, de votre vie, de votre santé, de vos biens, de votre âme et de votre cœur même comme il lui plaira. Il faut encore que vous lui promettiez de ne jamais l'abandonner, à plus forte raison de ne jamais le chasser de votre cœur. Il faut que vous soyez prêts à lui donner toujours la place qui lui revient, c'est-à-dire à le servir avant tout autre et de préférence à tout autre, non pas à la façon du serviteur qui craint le châtiment, ni même uniquement à la manière du fils reconnaissant, mais comme un ami confiant et dévoué.

* *

Mes chers enfants, toute votre vie, en ce monde et en l'autre, dépend de l'accueil que vous allez faire à Jésus. Quel malheur si vous n'aviez vu dans votre communion solennelle que le terme libérateur des années de catéchisme et de formation chrétienne ! Quel malheur pour Jésus, qui serait aujourd'hui l'innocente victime d'une infâme comédie, et quel malheur pour vous, dont la com-

munion ressemblerait au coupable baiser de Judas ! Mais quelle joie, au contraire, dans votre âme, et quel beau jour dans votre vie, si vous accueillez Jésus comme l'ami de cœur, à qui vous promettez l'éternelle fidélité ! Ce don réciproque, cette amitié sera le soleil de votre vie, la force de votre âme aux heures difficiles, la consolation de vos cœurs aux jours de l'épreuve, et le gage de votre bonheur éternel. Ainsi soit-il.

Aux Vêpres

LE SERMENT DE FIDÉLITÉ A JÉSUS

Mes chers enfants,

Je comparais ce matin la visite de Jésus à celle d'un époux qui viendrait contracter avec votre âme une alliance éternelle, une alliance d'amour, qui viendrait établir son règne dans votre cœur et dans votre vie, non par la force des armes, mais par la bonté et l'amitié. Et voici que ce soir, au moment de recevoir votre serment de fidélité à Jésus et votre solennel engagement, c'est une autre image, bien belle aussi, qui se présente à ma pensée. Je vous la confie.

I. — *Le pas du sous diaconat*

Vous avez appris au catéchisme que le sacrement de l'Ordre, à la différence des autres sacrements, n'était pas reçu en une seule fois, ce qui explique l'expression plurielle souvent employée : les Ordres. Une comparaison devenue courante dit que le jeune lévite gravit un à un les degrés de l'autel, jusqu'au jour de sa prêtrise et de sa Première Messe. Pourquoi tout ce temps consacré à faire un prêtre ? Pourquoi tant de cérémonies, réparties sur plusieurs années ? Parce que le sacerdoce est un grand honneur et une lourde tâche. Pour ambitionner cet honneur, il faut y être appelé par Dieu, donc réfléchir longuement et étudier sa vocation ; pour assumer ce fardeau, il faut s'instruire, corriger ses défauts, fortifier son âme et sa volonté, et enrichir son cœur d'un grand amour de Dieu et des âmes.

Parmi ces ordres ou degrés divers, les premiers sont appelés *mineurs* ou petits, les autres sont appelés *majeurs,* ce qui veut dire grands. Les ordres mineurs, au nombre de quatre, donnent le pouvoir d'exercer certaines fonctions dans les cérémonies chrétiennes, mais ceux qui les ont reçus ne sont pas pour autant obligés de continuer leurs études et de devenir prêtres.

Par contre, quand l'évêque se prépare à conférer aux lévites le premier ordre majeur que l'on appelle le sous-diaconat, il leur adresse un solennel avertissement. « Jusqu'ici, leur dit-il, vous êtes libres, vous pouvez renoncer à vos études, quitter le Séminaire, rentrer dans vos familles et choisir le métier qui vous plaira. Si, au contraire, vous désirez être prêtres, sachez qu'il vous faut renoncer à votre famille et au mariage et vous consacrer au service de Dieu. Si donc vous persistez dans votre dessein, approchez-vous. »

Alors les ordinands font vers le pontife un pas ferme et décidé, qui exprime leur volonté d'appartenir au service de l'autel et d'être fidèles pour l'éternité à leurs saints engagements.

Eh bien ! mes enfants, vous allez accomplir un geste analogue, par sa gravité et la solennité qui l'entoure, au pas du sous-diaconat : vous allez prêter serment de vivre pour Jésus-Christ et pour lui seul. Un serment est une promesse, mais que l'on fait devant Dieu, avec l'intention de s'obliger rigoureusement. C'est comme si vous disiez : « Dieu est témoin de ma promesse ; si j'avais le malheur d'y manquer, je lui reconnais le droit de me rappeler à mon devoir par les moyens qui lui plairont, et si je restais sourd à ses appels, j'accepte à l'avance le châtiment qu'il jugerait nécessaire de m'infliger ; mais par contre, je ne crains pas ce châtiment, car j'ai l'ardente et ferme volonté de tenir fidèlement et intégralement tous mes engagements.

II. — *Les engagements du chrétien*

Mes chers enfants, vous avez fait confiance au Christ ; ce matin, vous l'avez accueilli comme le compagnon de toute votre vie ; vous êtes sûrs qu'il ne vous manquera jamais, tant que vous-mêmes lui resterez fidèles. Tout dépend donc désormais de vous ; aussi l'heure est-elle venue de prononcer en présence de Dieu, de votre pasteur et de vos parents, votre serment de fidélité.

Mais auparavant je voudrais vous rappeler brièvement ce à quoi vous vous engagez.

Je pourrais tout résumer d'un mot ; ce faisant, je ne m'éloignerais ni de la doctrine de S. Paul, ni de celle de Jésus-Christ : ce mot c'est *aimer*. S. Augustin disait à son tour : « Aimez, et faites ce que vous voudrez, » ce qui veut dire : « Si vous aimez vraiment le bon Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme, de toutes vos forces, vous trouverez tout naturellement et vous suivrez toujours le chemin du devoir. »

En effet, mes enfants, voyez les différentes manières de travailler et d'obéir. — L'un agit par crainte des peines et du châtiment, mais aussi il devient négligent et insoumis quand il sait qu'il échappe à la surveillance et au contrôle du maître. — Un autre agit par intérêt, et alors il travaille seulement quand son labeur lui rapporte à lui-même ou de l'argent, ou du plaisir, ou des honneurs ; mais il ignore le désintéressement et le dévouement. — Un autre agit pour le plaisir : tout va bien quand un travail lui plaît, et tant qu'il lui plaît ; mais il a vite fait de se lasser et d'abandonner ; c'est un capricieux, et il ne sait pas persévérer ; il ne fera jamais rien de sérieux dans sa vie. — Il y a enfin celui qui travaille par amour. Celui-là veut faire plaisir à quelqu'un qu'il aime ; dès lors, il n'a pas besoin de surveillance ni de stimulant ; il ne s'occupe pas des avantages personnels qu'il peut retirer de son labeur ; les difficultés ne l'arrêtent pas, surtout si elles lui deviennent l'occasion de prouver son amour ; ce qui fait

qu'il est prêt à sacrifier même ses intérêts personnels, et parfois à donner sa vie s'il le faut.

Celui qui aime ainsi n'est jamais content de lui, il trouve qu'il n'en fait pas assez ; sans cesse il est en quête de nouveaux moyens de faire plaisir ; sans cesse il s'ingénie à bannir de son cœur et de sa vie tout ce qui pourrait déplaire à celui qu'il aime ; et son amour lui fait parfois deviner les pensées secrètes de son ami et aller au devant de ses désirs.

Si vous aimez Jésus de cette manière, vous saurez bien lui rester fidèles ; vous saurez conformer votre vie à son Evangile et à ses commandements ; vous saurez vous souvenir, au bon moment, de ses sages conseils et de ses prudentes recommandations ; et les faiblesses passagères, que vous ne sauriez guère éviter, malgré une attentive vigilance, ne serviront qu'à réveiller votre amour endormi, à le secouer par le repentir, et à le stimuler à la pénitence et à l'effort.

Je vous le disais ce matin, je vous le répète encore : l'union que vous contractez avec Jésus aujourd'hui pour la vie est une union d'amour. Jésus vous aime et mérite votre confiance et votre amitié ; ce qu'il faut lui jurer, lui promettre solennellement, c'est un indéfectible amour. En lui promettant cela loyalement, de toute votre âme, de tout votre cœur, vous lui donnerez tout ce qu'il attend de vous ; vous serez assurés de le servir toujours, ou tout au moins de réparer bien vite vos rares défaillances.

Et puis, tandis qu'au mot *servir* se joint parfois l'idée de corvée et un sentiment d'amertume, le mot *aimer* n'exprime que la joie et le bonheur. Envisager toute votre vie comme une vie d'amour fidèle et généreux, c'est l'envisager sous un jour le plus attirant et le plus beau.

III. — *Les moyens de rester fidèles*

On a comparé l'amour à un feu ; image bien choisie et très juste, car l'amour comme le feu ne dure qu'autant qu'on l'alimente. C'est une erreur fréquente de croire qu'on aimera toujours ; bien souvent on se fait illusion à ce sujet ; et il convient de se souvenir que le feu qui dure le plus n'est pas toujours le plus ardent : trop ardent, il consume trop vite l'aliment qu'on lui donne et il brûle au lieu de réchauffer.

Notre amour pour le Christ, compagnon de notre exil, ne pourra assurer notre fidélité qu'à la condition indispensable de s'alimenter au foyer de la divine charité. C'est un fait qu'on oublie très vite les meilleurs amis, dès que la vie nous sépare d'eux. Pour ne pas oublier le Christ, pour ne pas cesser de l'aimer, il faudra, mes enfants, que vous restiez en contact avec lui.

Vous aurez pour cela trois grands moyens : l'Evangile, la prière, les sacrements.

Pour ne pas oublier Jésus, il faudra lire et relire ce petit livre, petit par le volume, important par son efficacité ; vous y verrez Jésus vivre, agir, guérir, aimer ; vous entendrez sa parole, ce qui sera pour vous un moyen de le connaître mieux et donc de l'aimer davantage.

Vous aurez ensuite la prière, qui prendra non seulement la forme de la requête, mais aussi de la confidence, de la reconnaissance pour les bienfaits reçus, du regret pour les fautes commises, de la louange pour les vertus de Jésus et ses divines perfections. Et au premier rang de toutes les prières, je place le saint sacrifice de la messe, auquel vous assisterez chaque dimanche. Dans ce mystère vivant qui continue et représente le grand sacrifice du Calvaire, vous retrouverez avec émotion tout ce que l'amour a suggéré au Christ pour le salut de vos âmes ; vous condamnerez vos passions et vos défauts à la pénitence, vous ne voudrez pas rendre inutile son sacrifice pour le salut de votre âme ; vous regretterez d'avoir offensé un ami si bon, d'avoir si mal compris l'importance et la gravité du péché, vous prendrez les résolutions utiles, et vous emporterez pour votre semaine une provision d'amour et donc de fidélité.

Vous aurez aussi les sacrements, pour purifier vos âmes et embraser vos cœurs du feu de la divine charité. Si l'image de nos amis replacée sous nos yeux, peut nous éviter l'oubli, si la correspondance régulière, si des lettres fréquentes entretiennent l'amitié, c'est surtout la présence, la rencontre effective ou mieux encore la vie en commun qui en assureront la continuité. La rencontre de vos âmes avec Jésus se fera dans le sacrement de Pénitence, où son sang lavera vos souillures et vous réconciliera, et dans la sainte Communion où il veut être lui-même votre nourriture et votre force.

Enfin, un dernier mais continuel aliment de votre amour, ce sera vos bonnes œuvres de chaque jour ; car l'amour se nourrit de tout ce qu'il donne. Plus on fait pour quelqu'un, plus on lui a donné de tendresse, de dévouement, plus il est cher et plus on l'aime. C'est pour cela que Jésus-Christ nous aime beaucoup : il a donné sa vie pour nous, c'est-à-dire qu'il a tout donné pour assurer notre bonheur ; il ne peut accepter aujourd'hui qu'un tel sacrifice reste inutile pour notre salut, et il est prêt à tout faire encore pour nous conduire au ciel. Ainsi de notre côté, plus nous lui aurons donné d'obéissance et de dévouement, moins nous voudrons le quitter et plus nous l'aimerons.

* *

Mes chers enfants, prêtez serment de vivre pour Jésus seul, c'est-à-dire de l'aimer, toujours, de toute votre âme. Mais rappelez-vous que vous ne l'aimerez toujours qu'en restant fidèles à la prière, à la messe du dimanche, et à la fréquentation des sacrements. Et souvenez vous aussi que le nom de déserteurs et de traîtres imposé à ceux qui renient leurs serments, mérite autant de mépris que la fidélité dans l'amour mérite d'estime et d'admiration. Ainsi soit-il.

Consécration à la Sainte Vierge

SOUS LE PATRONAGE DE MARIE

Mes chers enfants,

Au soir de ce beau jour, je me souviens d'une parole très sage, que j'ai souvent lue dans mon bréviaire. Il y est dit qu'en cette vie nous sommes comme des voyageurs sur une route infestée de brigands ; et que l'amitié qui nous lie à Jésus est un trésor précieux qu'ils cherchent à nous enlever ; il nous faut donc veiller. Mais tous ces voleurs de grand chemin, je sais comment ils s'appellent, je sais qu'ils composent l'armée du démon ; mais je sais aussi que le démon a contre lui une femme toute-puissante et qu'il redoute terriblement : la T. S. Vierge Marie. Alors, mes enfants, c'est à elle qu'il faut confier vos serments et votre divine alliance avec Jésus.

I. — *Les ennemis de l'union au Christ*

Ces brigands, comme les appelle l'historien sacré, ces ouvriers du démon qui chercheront sans doute à vous séparer de Jésus, sont de deux sortes : les uns sont en vous, les autres au dehors, et voilà bien le grand danger. Tant qu'une place forte se défend uniquement contre les assaillants du dehors, elle a de grandes chances de tenir bon ; mais si elle redoute la trahison de quelqu'un des siens, capable d'ouvrir la porte à l'ennemi, elle est presque sûre de sa défaite. Raison de plus, par conséquent, de prendre nos précautions et de nous munir de tous les secours nécessaires.

Les ennemis du dedans, ce sont nos défauts et nos passions, qui grandissent en nous, hélas ! comme les mauvaises herbes dans un jardin. Jusqu'ici vous avez été privilégiés ; le milieu familial, l'éducation que vous avez reçue à la maison et au catéchisme, le secours des sacrements, tout a contribué à protéger votre âme contre le mal, à maintenir vos défauts dans une certaine obéissance, à réprimer vos mauvais penchants. On a empêché ces mauvaises herbes qui s'appellent les imperfections de grandir dans le jardin de vos âmes ; ou, si vous préférez une autre comparaison, vous avez été semblables au train qui suit le rail sûr une voie libre et peut sans lumière et sans crainte avancer dans la nuit.

Mais maintenant vous aurez à vous conduire vous mêmes ; il faudra apprendre, chose difficile, à vous servir de votre liberté ; ce sera à vous de veiller, de prendre des précautions, de vous garder du mal. De même qu'il va bientôt falloir gagner vous-mêmes votre pain quotidien, de même il vous faudra assurer par vous-mêmes la vie de votre âme, surveiller vos défauts et les réprimer ; et s'il est facile de découvrir et de punir les défauts des autres, il est difficile au contraire de connaître et de frapper les siens. Il vous faudra donc cette science parfaite de vous-mêmes, et cette force d'âme sans lesquelles vous iriez à la ruine.

Quant aux ennemis du dehors, ils se présenteront sous la forme des tentations du démon, mais aussi sous la forme des camarades suspects, des journaux douteux ou mauvais, des fréquentations, spectacles ou divertissements malsains, etc. Et le grand péril, la grande menace, c'est justement vos mauvais penchants ; car tandis que votre raison et votre foi vous dénonceront le poison, vos passions le désireront parce que son aspect les flattera, et c'est par vos défauts que l'ennemi pourrait entrer dans la place, et le démon se rendre maître de votre âme. Il vous faudra donc être et rester le maître au dedans, c'est-à-dire de vos passions d'abord, si vous voulez résister efficacement aux adversaires du dehors.

II. — *La toute-puissance de l'Immaculée*

Mes chers enfants, quand on craint les voleurs, on prend soin de cacher ses trésors, on les met en lieu sûr. Mais votre union au Christ et sa divine amitié ne sont pas des trésors ordinaires ; à qui les confier pour éviter qu'ils ne vous soient enlevés ?

A la T. S. Vierge Marie. A qui en effet le petit enfant va-t-il demander aide et protection quand il est menacé, sinon à sa mère ? Or la T. S. Vierge est votre maman du ciel ; mieux que nous, elle sait combien nous est nécessaire et précieuse l'amitié de Jésus, et elle nous aime si tendrement, elle désire si ardemment le salut de nos âmes, que nous ne saurions trouver dépositaire plus sûr et plus dévoué.

D'autre part, la T. S. Vierge n'a jamais eu le péché originel et elle n'a jamais commis la moindre faute, jamais le démon n'a été le maître de son âme, elle a toujours aimé et servi le Bon Dieu parfaitement, et c'est là ce qui fait sa grande force et sa toute puissance. Déjà le Bon Dieu parlait d'elle au démon, caché dans le corps du serpent au paradis terrestre, lui disant que s'il avait conduit la première femme au péché, il aurait à son tour la tête brisée un jour par une femme : la T. S. Vierge. Souvenez-vous, mes enfants, que les fidèles amis de Marie n'ont jamais été des damnés, car le démon est impuissant contre une si pure et si puissante patronne.

Enfin, la T. S. Vierge est mère de Jésus, et c'est là encore un titre multiple à notre confiance, car Marie aime son Jésus, elle partage ses peines comme ses joies, ses désirs et ses amitiés ; elle a donc à cœur de lui garder de nombreux amis, d'assurer leur fidélité, de lui procurer beaucoup d'amour. Et puis, elle est toute puissante sur le cœur de son fils, et, justement invoquée sous le titre de « Refuge des pécheurs, » elle sait implorer et obtenir notre pardon quand il en est besoin. Enfin, le cœur d'une mère est toujours déchiré quand ses fils ont entre eux quelque désaccord ; Marie, mère de Jésus et la nôtre, quoique d'une manière différente, désire aussi que l'amitié profonde et fidèle existe et demeure entre Jésus et nous.

A tous ces titres, mes enfants, il faut demander à la T. S. Vierge de bénir et de prendre sous sa protection l'union que vous avez contractée aujourd'hui avec son divin Fils, ainsi que votre serment de fidélité ; et vous vous souviendrez toute votre vie qu'à tous les âges on a besoin d'une mère et de son dévouement ; vous ne cesserez donc jamais de la prier et de l'invoquer.

* *

Mes enfants, Marie était aux noces de Cana, et c'est à sa requête que Jésus a fait son premier miracle. Elle fut aussi aujourd'hui à cette belle fête de famille et avec Dieu elle a entendu et reçu vos promesses.

Après la mort et la résurrection de Jésus, elle vécut avec Jean, le disciple bien-aimé. Qu'elle soit aussi, grâce à vos prières confiantes, la gardienne de votre amour et de vos serments, et que par sa protection elle assure à votre union d'aujourd'hui une éternelle fidélité. Ainsi soit-il.

COURS DE PRONES SUR LES EVANGILES

XXIX

Fête de sainte Jeanne d'Arc

SON RENONCEMENT, SES SOUFFRANCES, SON MARTYRE

Mes frères,

L'Eglise a emprunté l'évangile de la fête de sainte Jeanne d'Arc à l'office des martyrs. Certainement ce n'est pas sans raison. Si sainte Jeanne d'Arc ne fut point martyre au sens liturgique du mot, si l'Eglise en la canonisant l'a mise au rang des vierges tout court et non pas au rang des vierges martyres, parce qu'elle n'a pas été mise à mort en haine de Dieu et de la religion, sa vie n'en a pas moins été un long martyre, qui a reproduit à la perfection la vie d'abnégation, de renoncement et de sacrifice que Notre-Seigneur nous prêche dans l'évangile de cette fête.

I

« Que celui qui veut venir après moi se renonce à lui-même, qu'il prenne la croix sur ses épaules et qu'il me suive. » Telle est la première consigne donnée par Notre-Seigneur.

Et voilà bien ce qu'a fait sainte Jeanne d'Arc dès sa plus tendre enfance Sans doute, à Domremy sa vie d'enfant et de jeune fille ne diffère pas de celle des enfants de son âge. Elle aide sa mère dans les travaux du ménage et son père dans les travaux des champs. Mais cette vie de travail n'est elle pas déjà une vie de renoncement ? Jeanne ne renonce-t-elle pas à sa volonté propre lorsqu'elle obéit à ses parents avec tant d'empressement, et à ses aises lorsqu'elle se montre si active et si courageuse au travail ?

Elle est bienfaisante aux pauvres et leur fait l'aumône selon ses moyens. Souvent, le soir, elle amène au foyer paternel des pauvres de passage, renonce pour eux à son pauvre lit et prend elle-même son repos devant l'âtre du foyer. Parfois sa générosité va plus loin encore, et pour la satisfaire elle oublie son repos et passe ses nuits au chevet des malades du village. C'est ainsi que son jeune voisin Simon Munier rappelait avec attendrissement les soins dont il avait été l'objet, de sa part, au cours d'une longue maladie.

Aimable, affectueuse, Jeanne se mêlait volontiers aux ébats des jeunes filles de son âge, tant qu'ils restaient innocents. Elle les suivait gaiement dans leurs promenades champêtres, en particulier à la fontaine des Rains et à l'arbre des Dames, ou « beau-May, » rendez-vous de la jeunesse de Domremy. Mais ces divertissements dégénéraient-ils en désordres susceptibles d'offenser Dieu, elle y renonçait bien vite, et peu après on la trouvait dans la petite église du village prosternée devant le tabernacle ou au pied du grand crucifix, et priant de tout son cœur pour ses compagnes.

Mais des renoncements plus douloureux vont lui être demandés. Au début de l'été 1424, elle est assise dans le jardin de ses parents voisin de l'église, l'*Angelus* de midi sonne à l'humble clocher, quand tout à coup elle entend une voix qui l'appelle : « Jeanne ! Jeanne ! Sois bonne, sois pieuse, fréquente l'église. » Bien des fois, dès lors, cette voix renouvellera son appel, en se faisant de jour en jour plus pressante ; elle va dire à Jeanne la grande pitié qui existe au royaume de France, puis le choix que Dieu a fait d'elle pour sauver la patrie Jeanne résiste, tout d'abord, devant la grandeur et les difficultés de cette mission : « Je ne suis qu'une pauvre fille, gémit-elle, ne sachant ni monter à cheval ni faire la guerre. » Mais comme l'Archange S. Michel insiste, — car c'est lui qui lui parle, — devant la volonté de Dieu clairement manifeste, elle cède.

Pour accomplir cette sainte volonté, elle renonce à son père et à sa mère qu'elle aime et qui l'aiment tant, à ses frères et à ses compagnes si affectionnés, à son cher Domremy enfin. Elle renonce à tout cela, non pas sans déchirement, certes, mais si généreusement que plus tard elle pourra dire : « Quand j'aurais eu cent pères et cent mères, je serais partie. »

Ah ! comme sainte Jeanne a obéi héroïquement à cette première recommandation de notre évangile : « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à lui-même, qu'il porte sa croix et qu'il me suive ! »

II

Jeanne va désormais la porter, cette Croix, et comme elle pèsera lourdement sur ses épaules !

La Croix, ce sont les fatigues et les dangers du long voyage qu'elle doit faire depuis Vaucouleurs jusqu'à Chinon. Quel bonheur lorsqu'elle pouvait s'arrêter quelques instants dans un monastère, comme à St-Urbain, ou dans une église, comme à

Auxerre, y communier et y renouveler ses forces et son courage! — La Croix, c'est l'accueil plein de défiance qu'elle reçoit à la cour de Charles VII, puis à l'Université de Poitiers. — La Croix, c'est la flèche qui la blesse à l'épaule, au combat des Tourelles, à Orléans; ce sont les mille tortures qu'endure son tendre corps de jeune fille sous le poids et la gêne d'une lourde armure, que par pudeur elle garde parfois la nuit en prenant son repos. — La Croix, ce sont les contradictions qu'elle rencontre chez les généraux de Charles VII, dont les plans de bataille diffèrent de ceux que le ciel lui a inspirés : « Vous êtes allés à votre Conseil, leur dit-elle, faisant allusion aux délibérations qu'ils ont prises en dehors d'elle ; pour moi, je suis allée à celui de mon Seigneur et c'est celui-ci qui l'emportera. » Les initiatives que le ciel lui suggère réussissent en effet : elle délivre Orléans, elle est victorieuse à Meung, Beaugency, Patay ; elle conduit à Reims le roi qui y est sacré ; mais quelle croix pour elle d'être obligée, afin d'obtenir ces résultats, de lutter sans cesse avec des hommes qui contrarient ses desseins au lieu de les seconder ! Quelle croix surtout de constater leur jalousie et de prévoir qu'elle en sera la victime !

Non contente de porter la croix à la suite du divin Maître, elle va, en effet, être trahie comme lui. Faite prisonnière à Compiègne par trahison, elle est vendue comme Jésus et comme lui traînée de prison en prison, traduite devant des tribunaux passionnés et condamnée par des juges iniques. Comme le divin Maître enfin, elle meurt d'une mort injuste et cruelle, abandonnée de son roi comme lui-même l'avait été de ses apôtres, sous les yeux des prélats sans conscience qui l'ont condamnée, comme lui-même était mort sous le regard méchant et triomphant des Princes des prêtres.

Oh oui! Jeanne a courageusement suivi Jésus sur le chemin de la croix. Elle mérite bien de le suivre jusqu'au ciel et de voir ainsi se réaliser en sa faveur la suite de notre évangile.

III

« Celui qui voudra sauver sa vie, continue Notre-Seigneur, la perdra ; mais celui qui perdra sa vie à cause de moi, la sauvera. » Comme cette prédiction du Sauveur s'est admirablement réalisée en la personne de sainte Jeanne d'Arc!

Lorsque l'Angleterre eut fait mourir sur le bûcher de Rouen la vaillante vierge qu'elle redoutait plus qu'une armée, parce que Dieu combattait avec elle, elle crut son triomphe assuré. Or, tout au contraire, au lieu de voler de victoire en victoire, ses troupes vont désormais subir défaite sur défaite. Sept ans ne se sont point écoulés que, selon la prédiction de notre sainte, elle reçoit un coup plus fort que la délivrance d'Orléans : le duc de Bourgogne, son allié, l'abandonne pour se réconcilier avec Charles VII, et elle perd en lui son principal auxiliaire. Vingt ans après la mort de Jeanne, tous les Anglais étaient chassés de France et n'y possédaient plus que leur ancien port de Calais. En voulant s'assurer la victoire par des moyens iniques, l'Angleterre l'avait perdue.

Au contraire, en sacrifiant sa vie pour son pays, afin d'obéir à Dieu qui l'avait suscitée dans ce but, sainte Jeanne a sauvé la France. Et elle n'a pas sauvé que la France, elle a sauvé sa propre vie. Elle l'a sauvée de l'oubli : après cinq siècles, sa mémoire est plus que jamais en bénédiction. L'Eglise l'a réhabilitée, elle a cassé l'inique jugement qui l'avait condamnée, le déclarant « entaché de dol, de calomnie, d'iniquité, de contradictions et d'erreurs manifestes de fait et de droit. » Mieux que cela, elle l'a placée sur les autels et l'invoque comme une sainte. La France l'honore comme sa libératrice et comme la plus glorieuse de ses enfants ; tous les peuples nous l'envient et la considèrent comme l'instrument du ciel et la plus pure incarnation du patriotisme.

Mais que sont tous ces honneurs terrestres, comparés à ceux que sainte Jeanne reçoit au ciel? Notre-Seigneur, à la fin de notre évangile, annonce qu'il viendra dans la gloire de son Père avec ses anges et qu'alors il rendra à chacun selon ses œuvres. Il viendra ainsi, en effet, à la fin du monde, procéder au Jugement général. Mais il n'a certainement pas attendu ce moment pour récompenser notre sainte. A peine eut-elle expiré, tandis que ses bourreaux épouvantés s'écriaient : « Nous sommes perdus, nous avons brûlé une sainte! » sa belle âme s'envolait au ciel afin d'y recevoir sa récompense. En échange de la vie qu'elle a donnée pour son pays, Jeanne d'Arc a reçu là-haut une vie qui ne finira jamais, une vie durant laquelle elle ne cessera d'entendre les saints de France qui l'entourent l'acclamer comme jadis les Juifs acclamaient Judith, la libératrice de Béthulie, et lui redire : « Vous êtes la gloire de la France, vous êtes la joie de notre nation, vous êtes l'honneur de notre peuple! »

M. f., Dieu ne nous demandera sans doute pas le sacrifice de notre vie comme il l'a demandé à sainte Jeanne, comme il l'a demandé aux milliers de pauvres soldats qui sont morts au cours de la Grande Guerre. Du moins, il nous demande à tous de l'employer à le servir. Faisons-le généreusement comme l'a fait sainte Jeanne et sauvons ainsi notre âme. Car, comme le remarque notre évangile, « que sert à l'homme de gagner l'univers, s'il vient à perdre son âme? » Ainsi soit-il.

XXX

5e Dimanche après Pâques

NÉCESSITÉ DE LA PRIÈRE ET SES QUALITÉS

Mes frères,

La fête de l'Ascension est proche. C'est sans doute pour nous y préparer que l'Eglise, en chacun des dimanches qui la précèdent, reproduit dans l'évangile le discours que le Sauveur adressait à ses apôtres après la Cène et dans lequel il

leur donnait ses dernières instructions. Dans l'évangile d'aujourd'hui il insiste particulièrement sur la nécessité de la prière et sur les qualités qu'elle doit avoir pour être exaucée.

I

Et d'abord, il faut prier : « En vérité, en vérité, je vous le dis, affirme le Sauveur : tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, il vous le donnera. Jusqu'ici, vous n'avez rien demandé à mon Père en mon nom. Demandez et vous recevrez, afin que votre joie soit complète. »

Il faut donc demander pour recevoir, et si nous ne recevons pas, c'est parce que nous n'avons rien demandé. Or, qu'ils sont nombreux aujourd'hui ceux qui ne demandent plus, ceux qui ne prient plus ! Où est le beau temps où chaque matin le père et la mère s'agenouillaient en se levant et où leurs enfants les imitaient ? Combien sont-ils encore les foyers où l'on fait le soir, avant de prendre son repos, la prière en famille ? Le dimanche, on vient encore aux offices ; mais combien y font seulement acte de présence et n'y prient pas ! Si les femmes y viennent encore avec leurs livres de prières et s'en servent, que d'hommes y viennent sans paroissien et demeurent les bras croisés, l'esprit probablement occupé de tout excepté de Dieu ! Il n'en était pas ainsi dans les âges de foi ; alors les hommes priaient comme les femmes, ils venaient à l'église avec leur livre de messe, ils suivaient celle-ci avec piété et prenaient part aux chants de tout leur cœur. Il est même des laïques qui, en ayant le loisir, récitaient chaque jour le bréviaire comme le font les prêtres. Plus nombreux encore étaient ceux qui ne passaient pas un seul jour sans égrener leur chapelet.

Reverrons-nous ces beaux temps ? Espérons-le, car un mouvement semble se dessiner en ce sens. Dans les villes, mais, hélas ! pas encore dans les campagnes, nombreux sont les pieux laïques qui chaque matin assistent à la sainte messe et y communient. Que tous les hommes d'Action catholique qui ont la noble ambition de rétablir l'esprit chrétien et de ramener la pratique de la religion parmi nous, les imitent dans la mesure du possible. Qu'ils se persuadent bien que pour que leur action soit efficace, il faut qu'elle s'appuie sur une vie surnaturelle intense : vie de foi, vie de prière, vie édifiante pour tous. On multiplie les groupements d'Action catholique, les réunions et les congrès, les conférences et les discours ; tout cela est très bon, car l'union fait la force ; tout cela est très bien pour éclairer l'opinion, gagner de nouveaux adhérents, montrer que le catholicisme constitue une force avec laquelle il faut compter. Mais tout cela ne suffit pas : il faut que Dieu rende efficaces tant d'efforts et donne à tant de discours la vertu de persuader ceux qui les entendent, et pour cela il faut le lui demander par la prière. « L'homme qui prie, disait Donoso Cortès, fait plus pour la victoire que celui qui combat. »

II

Pour obtenir le secours de Dieu, il faut le lui demander, et pour l'obtenir plus sûrement, il faut le lui demander *au nom de N.-S. Jésus-Christ*. Qu'est-ce à dire ?

Prier au nom de N.-S. Jésus-Christ, c'est tout d'abord prier en état de grâce. Quand nous sommes en état de grâce, nous sommes les membres vivants de Notre-Seigneur, nous ne faisons qu'un avec lui ; nous avons donc le droit de demander en son nom avec l'espoir d'être exaucés. Quel espoir, au contraire, pouvons-nous avoir, quand par le péché grave nous nous sommes séparés de lui, sommes devenus ses ennemis et avons perdu le droit de nous recommander de lui comme d'un ami ?

Prier au nom de N.-S. Jésus-Christ, c'est demander des choses que Jésus-Christ approuve. Lui qui tant de fois guérit les malades, lui qui multiplia les pains pour nourrir les foules affamées, ne nous défend certes pas de demander dans nos prières les biens temporels, la santé, la cessation de nos peines, la conservation des fruits de la terre, la réussite dans nos affaires. Mais il ne veut pas que ces biens terrestres soient l'unique objet de nos prières ; il veut que nous demandions aussi et surtout les biens qui tendent au salut de notre âme, tels que le pardon de nos péchés et la grâce de la persévérance finale. Seuls ces biens nous procureront la « joie parfaite » éternelle et sans mélange que Notre-Seigneur nous fait espérer comme récompense de nos prières.

Prier au nom de N.-S. Jésus-Christ, enfin, c'est nous recommander de lui quand nous nous adressons à son Père. Ce divin Sauveur nous dit bien que son Père nous aime et que de lui-même il nous accordera volontiers ce que nous demandons, pour nous récompenser de l'attachement que nous avons pour son Fils. Mais il n'en est pas moins vrai que si nous nous recommandons de ce divin Fils, si nous prions et espérons être exaucés, non à cause de nos propres mérites, mais en vertu des mérites et des promesses de Jésus-Christ, en considération de ce divin Fils, Dieu nous exaucera beaucoup plus sûrement.

Du reste, par le fait qu'il nous entendra prier en son nom, Jésus-Christ, qui depuis son Ascension se tient à la droite de son Père comme un puissant avocat toujours prêt à intercéder pour nous, Jésus-Christ présentera lui-même notre requête et l'appuiera de tout son crédit. Montrant à son Père ses plaies sacrées, il lui rappellera tout ce qu'il a fait et souffert pour nous mériter les grâces dont nous avons besoin.

III

Si nous nous défions de nos mérites quand nous prions, si nous craignons de n'être pas exaucés à cause de nos péchés, prions donc au nom de Notre-Seigneur, qui, lui, est juste et saint et qui, objet des complaisances de son Père, est sûr d'être toujours écouté et exaucé.

C'est ce que fait l'Eglise en chacune de ses oraisons. Elle les termine toutes par cette formule que vous entendez si souvent : « *Per Dominum nostrum Jesum Christum...* La prière que nous vous adressons, ô mon Dieu, nous vous demandons de l'exaucer au nom de N.-S. Jésus Christ votre Fils, qui vit et règne avec vous dans l'unité du Saint-Esprit dans les siècles des siècles. »

C'est ce qu'elle fera pendant les trois jours des Rogations que nous allons célébrer, supplications solennelles auxquelles je vous demande avec instance d'assister nombreux. Après avoir imploré l'assistance de tous les Saints du ciel, après avoir exposé les différentes grâces qu'elle sollicite, les différents maux temporels et spirituels dont elle souhaite être préservée, elle demande à Notre Seigneur de vouloir bien appuyer sa requête. Elle le lui demande au nom de sa divine Incarnation, de sa venue en ce monde, de sa naissance si pauvre dans l'étable de Bethléem, de son baptême et de son jeûne dans le désert. Elle le lui demande en vertu des mérites de sa Passion et de son douloureux crucifiement, de sa mort et de sa sépulture, de sa résurrection et de son admirable ascension.

Unissons nos supplications à celles de l'Eglise pendant ces trois jours, et ces supplications renouvelons-les souvent. Car, m. f., ces processions des Rogations que nous allons faire sont l'image de notre vie. Nous quittons l'église pour y revenir après avoir cheminé plus ou moins longtemps en priant. Ainsi en est-il de notre vie. Comme Notre-Seigneur le disait de lui même à ses apôtres, nous sommes sortis du Père qui nous a créés et nous sommes venus dans le monde, nous quittons le monde et retournons à Dieu d'où nous sommes venus. Notre vie n'est qu'une procession, un voyage, un pèlerinage plus ou moins long. Eh bien ! comme on le fait en procession, comme on le fait au cours d'un pèlerinage, prions ; sanctifions le voyage de notre vie par la prière et parvenus au terme de ce voyage, sur le point de quitter ce monde, comme Notre-Seigneur nous pourrons redire avec confiance : « *Vado ad Patrem.* Je m'en vais à mon Père, je m'en vais à mon Dieu que j'ai beaucoup aimé, que j'ai beaucoup prié. » Ainsi soit-il.

MOIS DE MARIE

VII

LE SAINT NOM DE MARIE

Et nomen Virginis Maria.
Et le nom de cette vierge était Marie.
(Luc, I, 27).

Mes frères,

A la nouvelle de la naissance d'une petite fille dans la maison de Joachim, parents et amis accoururent féliciter l'heureuse mère et contempler l'enfant dans son berceau. Il est probable que la T. S. Vierge portait, comme il arrive souvent, les traits paternels. Le quinzième jour après la naissance, suivant l'usage pour les filles, eut lieu l'imposition du nom. C'est Dieu, nous dit S Pierre Damien, qui en avait fait choix. Il semble bien que le Père céleste n'ait pas laissé au hasard, ou à une volonté humaine, le soin de déterminer le nom de la Mère de son divin Fils, mais qu'à l'exemple de ce qui eut lieu pour Isaac, Jean Baptiste et d'autres personnages illustres, ce nom vint d'En haut. Ce nom, surtout si Dieu lui-même l'avait choisi, signifiait le rôle de la mission que devait remplir l'enfant. Son symbolisme mystérieux ne nous a pas été entièrement découvert, mais, à la suite des saints et pieux auteurs, nous dirons ses principales significations.

I

Le nom de *Marie ..!* Après celui de *Jésus* aucun autre ne nous est cher comme celui là. Il chante dans l'oreille comme une douce mélodie, il exprime son domaine souverain. En effet, le sens du mot Marie, *Miryam,* est celui de dame, de princesse. A vrai dire, ce nom seul convient parfaitement à la Vierge de Nazareth, il est devenu sa glorieuse propriété, et nos pères disaient bien quand ils faisaient de Notre-Dame un synonyme de Marie : Notre-Dame, Souveraine, Princesse, la T. S. Vierge l'est non seulement au ciel, mais sur terre et aux enfers. « Reine du ciel, réjouissez-vous, » chante l'Eglise au temps pascal. Le ciel est le royaume de Dieu et de ses élus. Nul n'est admis à y pénétrer s'il n'a entendu cette parole d'accueil : « Venez, les bénis de mon Père, prenez possession du royaume qui vous a été préparé dès l'origine du monde. » (Mt., xxv, 34). Tous les bienheureux règnent au ciel ; mais après celui de Dieu, le règne de Marie y est seul souverain ; aussi dans les litanies Marie est invoquée sous le titre glorieux de « Reine des anges. » Elle a été couronnée Reine des esprits célestes au jour de son Assomption ; mais elle était déjà leur souveraine par sa divine maternité, qui la place bien au-dessus d'eux ; aussi les artistes chrétiens nous représentent les anges à ses pieds ou entourant son trône, comme sur terre les grands entourent les rois.

La première fonction des anges, comme de toute créature, c'est de chanter la gloire de Dieu et de glorifier son Nom. Au ciel, prosternés devant la T. S. Trinité, les anges redisent sans fin le cantique entendu par S. Jean : « *Sanctus, Sanctus, Sanctus.* » Adorer Dieu c'est aussi le servir. Comme leur nom l'indique, les anges sont les serviteurs de Dieu, ses messagers. Ils sont aussi les serviteurs de Notre-Dame et ses messagers près des humains. Dieu a confié chacun de nous à la garde d'un ange dont l'office de charité débute avec notre venue en ce monde et s'achève avec la mort. Durant tout le cours de notre vie, ce céleste protecteur est donc à nos côtés. La T. S. Vierge utilise aussi, sans aucun doute, leur ministère pour veiller sur ses enfants. Il est rapporté dans

la vie des Pères du désert qu'un jour S. Paul ermite regardait les fidèles se rendre à l'église pour la messe. Le visage de quelques-uns rayonnait d'une beauté surnaturelle, tandis que, près d'eux, le saint voyait leur ange gardien rempli de joie. D'autres visages, au contraire, étaient sombres ; les démons tenaient ces chrétiens par des chaînes, leurs bons anges suivaient de loin désolés et impuissants. S. Paul comprit. Les visages rayonnants étaient ceux des chrétiens en état de grâce, tandis que les visages sombres signifiaient le triste esclavage du péché mortel. Mais les bons anges se souviennent que Marie est le refuge des pécheurs, aussi n'abandonnent ils jamais complètement leurs protégés coupables.

Gardiens vigilants, il est des heures graves où leurs soins se font plus attentifs, heures de décisions importantes, heures où se règle le choix d'un état ou notre salut éternel. A ces heures graves, nous avons coutume d'invoquer l'assistance de la T. S. Vierge. Nous pouvons donc croire que cette Reine bénie est là, accompagnée de ses serviteurs du ciel, qu'elle est là au chevet des mourants pour leur suggérer de bonnes pensées, et remplir leur âme de confiance en Dieu. Après le jugement particulier, quand les âmes doivent aller au purgatoire expier leurs négligences et se purifier, les saints nous disent que la Reine des anges descend au lieu d'expiation consoler ces pauvres âmes et parfois les délivrer.

Les bons anges mettent à notre service leur puissance. Ils protègent sur terre à la fois nos âmes et nos corps. Ils défendent notre vie de tous les dangers qui la menacent, dangers des éléments, tel l'eau ou le feu, qui peuvent d'amis se transformer en ennemis. Ils nous préservent des accidents de toutes sortes, ainsi que des maladies. Une telle protection doit nous rassurer. Pieuses inventions ? Lisez plutôt le livre de Tobie, où la protection de l'archange Raphaël est rendue sensible pour notre instruction. Un soir, pour citer ce seul exemple, le jeune homme descendit au bord d'un fleuve pour s'y laver les pieds, après une journée de marche, quand un poisson se jette sur lui ; mais l'archange veillait et le jeune homme ne subit aucun mal.

Mais cette puissance, combien les anges l'exercent plus volontiers en faveur de nos intérêts spirituels ! D'autant que de nombreux ennemis nous guettent, tels des bêtes fauves prêtes à nous dévorer. Comme leur céleste Reine, les esprits célestes nous protègent contre le démon. Ils nous mettent en garde du monde et de ses perfides conseils. Ils présentent à Dieu nos prières, suppléant à leur imperfection, y joignant leurs instances et par là assurant leur succès près du Très-Haut.

Reine des anges, Marie l'est aussi des Patriarches, des Martyrs, des Vierges, de tous les saints.

II

Reine au ciel, elle doit l'être de même sur terre. Elle y règne en effet.

On y vénère ses images jusque dans les hameaux perdus. En terre chrétienne, ses sanctuaires s'élèvent sur tous les points. Là où le Christ est annoncé, où l'Evangile apporte ses lumières, là aussi le règne de Marie se propage et s'étend. Parfois il s'établit avant celui de Jésus : Marie sert de messagère à Jésus près des pauvres païens et les conduit au Christ-Roi.

Est-ce à dire qu'en pays chrétien son règne n'est pas susceptible d'accroissements nouveaux ? Si, m. f., non pas tant parmi les chrétiennes, mais parmi les chrétiens. Combien de pères de famille trouvent bon que leur épouse ou leurs enfants aient une prédilection spéciale pour les sanctuaires de la Vierge, y fassent brûler des cierges, y prient avec ferveur ! Quant à eux ils ne songent pas que la dévotion à la Mère de Dieu puisse les concerner. Ils ne songent pas que leur christianisme, par cette dévotion, pourrait s'enrichir singulièrement. Sans doute, une dévotion spéciale à Marie n'est pas indispensable pour se sauver ; S. Paul ne parle pas de son rôle, et les écrivains des premiers temps lui donnent peu de place dans la vie spirituelle des disciples de Jésus. Sans doute encore, le Christ seul est la voie, l'unique chemin par lequel il est possible de remonter jusqu'à Dieu, et pour être sauvé, il faut vivre de la grâce, posséder dans son âme les vertus théologales, prier. Cependant, il ne faut pas oublier que si la grâce divine nous arrive par les sacrements, ces moyens ordinaires ne sont pas les seuls, et que Marie, dans ce domaine de la vie surnaturelle de la grâce, joue un rôle important.

Examinons ce qui répugne aux hommes dans la dévotion mariale.

C'est d'abord cet aspect quémandeur de cette dévotion à la Vierge qui les choque. Invoquer Marie pour réussir aux examens, trouver une situation, etc , leur semble procéder plus de l'intérêt que d'un culte véritable et profond. Laissons à Marie le soin de contrôler les diverses demandes qu'on lui adresse et de n'exaucer que celles qui concourent au bien des âmes et à la plus grande gloire de Dieu. Il faut avouer aussi que les écrivains n'ont pas toujours contribué à répandre cette dévotion. Pour mieux servir la cause de la Mère de Dieu, ils font usage — ou plutôt faisaient usage autrefois, — d'un style fade, sentimental, qui déplait aux hommes et leur fait fermer un livre, à peine ouvert.

Ce n'est pas être dévot à la Vierge, que d'être seulement sensible au charme dont les artistes ont environné la Mère de Dieu. Le but de l'artiste est de procurer une joie à l'âme et aux yeux. S'il instruit, il n'a aucune prétention à enseigner la vérité historique, ou le dogme directement. « Marie et Joseph sont reine et seigneur au ciel, et nous transportons cette seigneurerie en terre, » dit un auteur. Peintres et sculpteurs revêtent les élus, la Vierge, S. Joseph de somptueux vêtements, les font habiter des palais de rêve. Ils font bien. Mais se laisser enchanter par la « belle

infidélité des arts » ne suffit pas ; le bienfait de la dévotion mariale n'est pas là : même dans ces joies supérieures, la bienfait de cette dévotion est de nous rendre enfants. Ne vous étonnez pas, je m'explique.

On a cherché les raisons de la sympathie sans cesse grandissante autour du petit pauvre d'Assise, comme autour de la petite sainte de Lisieux. L'une de ces raisons est que François est un enfant. Les qualités de l'enfance, la simplicité, la sincérité, le besoin de semer la joie autour de soi ont continué à s'épanouir en lui, en même temps que naissaient et se développaient les qualités et les vertus de l'adulte Or c'est le triste lot de la plupart des hommes de perdre les qualités de l'enfance ; la vie jette un masque sur de nombreux visages et, peu à peu, entre l'attitude extérieure et les sentiments intimes un abîme se creuse. Nous sourions aimablement, alors que nous avons de la haine plein le cœur ; en même temps, nous cessons de croire aux autres, nous pensons qu'eux aussi dissimulent. Peut-être avons-nous fini par être dupe de notre propre jeu. La simplicité, la droiture, la sincérité, le culte de la Mère de Dieu nous les rendra. Elle fera tomber le masque. Quel bienfait !

III

Reine au ciel et sur terre, Marie l'est aussi aux enfers ; sa royauté s'exerce dans les sombres abîmes du désespoir. S. Bernardin met sur les lèvres de la T. S. Vierge ces paroles de nos saints livres : « Seule, j'ai parcouru le cercle du ciel et je me suis promenée dans les profondeurs de l'abîme. *Gyrum cœli circuivi sola et profundum abyssi penetravi.* » (Eccli., XXIV, 8). L'humble soumission du prince des ténèbres à la Reine du ciel a été la peine spéciale imposée par Dieu au tentateur, au serpent maudit : « Je mettrai une inimitié entre toi et la femme, entre ta postérité et sa postérité. Celle-ci te meurtrira à la tête. » (Gen., III, 5). Satan, l'esprit de superbe, est brisé, broyé sous les pieds de l'humble Vierge. Elle est terrible pour lui comme une armée rangée en bataille ; l'invocation seule du saint Nom de Marie le fait trembler.

L'expérience des âmes, l'autorité des saints Docteurs s'unissent pour nous dire l'efficacité de ce Nom divin à l'heure de la tentation. Ecoutez sainte Marie l'Egyptienne, la courtisane d'Alexandrie. Elle pouvait dire, après quarante ans de pénitence au désert : Les tentations ont été pénibles, elles rugissaient dans mon cœur comme des bêtes féroces, et cent fois j'ai été sur le point de céder ; mais la divine Marie m'a obtenu une grâce de force. Chaque fois que j'étais tentée, j'ai invoqué la Mère de Dieu, lui demandant sa protection, et jamais la Vierge bénie n'a cessé de me secourir. »

Le témoignage des saints est formel. Qu'il suffise de citer le séraphique S. Bonaventure : « La crainte que nous inspire la présence de l'ennemi, n'est rien auprès de la terreur qu'éprouvent les mauvais anges lorsque le nom de Marie est invoqué. » Vous-mêmes, mes frères, faites-en l'expérience à l'heure de la tentation, et vous verrez qu'après le Nom de Jésus, aucun n'est plus puissant que celui-là contre la séduction de l'esprit mauvais.

* *

Pour terminer, disons quelques mots d'un autre sens du Nom de Marie. Il signifie non seulement *Souveraine,* mais *Etoile*. Nous aimons à employer cette expression poétique à son endroit et à saluer la Vierge « Etoile de la mer, *Ave, maris stella.* » Avant l'invention de la boussole, quand les marins n'avaient pour se guider en mer que les étoiles, on comprend leur inquiétude, certaines nuits de brume ou d'orage, quand au ciel aucune étoile ne brillait, et leur joie, au contraire, par beau temps, puisqu'ils se sentaient rassurés sur leur chemin. Passagers en ce monde, voyageurs en route pour l'éternité, il nous faut affronter des orages, la brume, l'obscurité. Le grand serviteur de la Vierge, S. Bernard, nous donne ce conseil : « O vous, qui êtes entraînés par le courant de ce siècle, parmi les orages et les tempêtes, plutôt que vous ne marchez sur la terre, tenez vos yeux fixés sur cette étoile, si vous ne voulez pas sombrer sous les flots ! Etes-vous assaillis par les vents des tentations, regardez l'étoile, appelez Marie. Etes-vous ballottés par les flots de l'orgueil, de l'ambition, regardez l'étoile, appelez Marie. Si la colère ou les sollicitations de la chair agitent la nacelle de votre âme, regardez Marie ! Si, troublés par l'énormité de vos crimes, confus par la laideur de votre conscience, effrayés de l'horreur du jugement, vous vous sentez descendre dans le gouffre de la tristesse et du désespoir, pensez à Marie. Que ce nom soit toujours sur vos lèvres et dans votre cœur. »

Marie est encore l' « Etoile du Matin, *Stella matutina.* » Elle annonce la venue en ce monde du Soleil de Justice. Elle l'a donné au monde, sans rien perdre de son intégrité virginale et de sa pureté. Etoile dont la clarté va sans cesse grandissant. Remplie de grâce dès sa conception, son intelligence reçut des lumières spéciales sur Dieu. Sa foi est sans défaillance aux jours douloureux de la Passion, alors que les apôtres ont fui, alors qu'ils ne croient plus. Etoile du matin, Marie brille dans l'Eglise primitive par ses vertus, ses exemples, sa sainteté, et le bienfait de son rayonnement n'a cessé de se faire sentir.

Connaissez-vous la légende du Folgoët ? C'était un pauvre et un simple d'esprit que ce jeune homme dont l'unique science était celle du nom de Marie, qu'il répétait sans cesse. Une cabane misérable au milieu d'un bois lui servait de maison, et le peuple l'avait surnommé le fou du bois. Pendant un hiver rigoureux on ne le vit plus. En pénétrant dans son logis, on l'y trouva mort de froid. Mais de sa bouche sortait un lis sur lequel était écrit : *Ave, Maria.* Sur la tombe de Salun, on éleva le sanctuaire du Folgoët, le sanctuaire de « Notre-Dame du Fou du bois. »

Comme Salun, répétons nous aussi avec dévo-

tion le Nom de Marie, et ce nom, inscrit dans notre cœur, parure de notre âme, charmera les yeux de la T. S. Vierge et nous ouvrira les portes du ciel.

VIII

L'ÉDUCATION DE LA T. S. VIERGE

Audi, fili mi, disciplinam patris tui et ne dimittas legem matris tuæ.

Ecoute, mon fils, l'instruction de ton père, et ne rejette pas l'enseignement de ta mère. (Prov., I, 8).

Mes frères,

Les parents de la T. S. Vierge nous sont connus. Pieux comme ils l'étaient, amis du Seigneur, zélés pour sa gloire, ils s'appliquèrent à donner à l'enfant qu'ils avaient reçue de Dieu, et dont ils ne soupçonnaient cependant pas toute la grandeur, une parfaite éducation. Pénétrons avec respect dans la maison de Joachim pour y être instruits de vérités connues déjà, mais que nous n'approfondirons jamais trop. Que Marie nous obtienne de son divin Fils lumière et force, afin que nous mettions généreusement en pratique ce que nous aurons reconnu être notre devoir.

I

Quand le bon Dieu accorde à des parents chrétiens cette joie et cet honneur de leur donner des enfants, il leur impose des obligations à l'égard de ces petits.

La première est le respect du trésor reçu.

Le monde païen a compris à sa façon, très humaine sans doute, très utilitaire, la grandeur de l'enfant. A l'encontre de nos modernes égoïstes pour qui le comble du bonheur semble être de ne pas avoir d'enfant, les païens déploraient son absence au foyer comme le plus grand des maux. Religieux à leur manière, ils croyaient à une vie dans l'au delà. Cette croyance leur faisait déposer dans la tombe de leurs défunts tout ce dont ceux-ci pouvaient avoir besoin : des vêtements, des armes, du pain ; à certains jours, on venait leur apporter de la nourriture. Mais ce soin pieux, seuls des membres de la famille pouvaient le remplir. Malheur donc à l'homme mort sans enfants, puisque personne ne serait là pour apaiser sa faim ! Trésor pour la famille, l'enfant était l'avenir de la cité. En cas de guerre, Sparte préférait donner en otages cent adultes plutôt que cinquante enfants. Mais où apparaît l'inhumanité du paganisme, c'est dans le peu de cas qu'il faisait de l'enfant, si celui-ci ne pouvait rendre service. Il est inutile, s'il ne peut faire un soldat ; inutile, s'il vient au monde dans une famille dont il accable le budget ; inutile, s'il lui manque quelque membre, s'il est mal conformé. Alors on l'abandonne, il doit mourir.

Jésus paraît. Il étonne ses contemporains par l'attention qu'il porte aux enfants. Lui, si doux, s'indigne quand ses apôtres empêchent les enfants d'approcher de lui. Lui, si réservé d'ordinaire, caresse, embrasse ces petits et maudit quiconque les scandalise. Pourquoi cette attitude, ce respect ? sinon parce que ces petites âmes régénérées par le baptême, deviendront des temples, des tabernacles de l'auguste Trinité. Le poète ne croyait peut-être pas si bien dire :

> Prenez garde à ce petit être,
> Il est bien grand, il contient Dieu.

Le petit chrétien est un ciel, Dieu habite son âme, puisqu'au moment où l'eau du sacrement a coulé sur son front, le ciel s'est mis en branle, est descendu dans le sanctuaire que le baptême lui ouvrait. En pénétrant dans nos églises, une invisible présence nous saisit. Dieu est là. En se penchant sur les berceaux, les parents chrétiens doivent songer : Dieu est là, derrière ces frêles apparences. Il s'en souvenait, Léonidas, le père d'Origène, quand, penché sur le berceau de son fils, il embrassait la poitrine où il adorait Dieu présent. Comprenons pourquoi les cloches sonnent joyeuses pour les baptêmes dans les pays chrétiens !

Songeons-nous à remercier Dieu des bienfaits qu'apporte avec elle la religion de Jésus ? Là où elle s'est répandue, les petits enfants ne sont plus exposés au froid, à la faim, aux bêtes qui les dévoreraient ; mais on les regarde avec respect ; tout berceau rappelle la crèche où gisait à Noël l'Enfant Jésus. Et sur les visages des plus humbles, des plus pauvres des fils des hommes, rayonne une clarté : celle de l'Enfant Dieu.

II

Les parents de la T. S. Vierge avaient compris quel dépôt précieux Dieu leur avait confié en leur donnant Marie. Ils voulurent en tout répondre à ses desseins.

Ainsi, m. f., devraient comprendre et agir l'homme et la femme que Dieu associe à son œuvre créatrice par la paternité, par la maternité. Il leur donne la mission de former une âme. Trop souvent les parents ne voient leurs enfants que des yeux de la chair. Ce qui les occupe, c'est leur santé, leur beauté. Ils oublient que dans ce corps si frêle, si délicat, il y a une âme, faite à l'image de Dieu, capable de le posséder éternellement, une âme qui par une faute grave peut le perdre à jamais.

Pour accomplir leur mission, à l'exemple de Joachim et d'Anne, ils doivent d'abord donner à leurs enfants une éducation pieuse. De bonne heure, sainte Anne parlait de Dieu, de sa divine Providence, à la petite Marie, lui faisant offrir au Seigneur de petits sacrifices et de courtes prières. Les artistes ont rendu populaires les leçons que la mère de Notre-Dame donnait à son enfant. Debout près de sa mère la Vierge est appliquée sur un texte sacré, écoutant les explications qu'Anne adapte à son âge. N'est-ce pas, pris sur le vif, le modèle de l'éducation première de l'enfance : la

former à la piété? Les premiers mots que les mères doivent apprendre à leurs tout-petits ne sont-ils pas ceux de Jésus et de sa Mère? Du cœur de la mère doivent passer dans celui de l'enfant d'ardentes invocations. Très tôt, elle conduira l'enfant à l'église, lui dira l'amour du Sauveur, qui se cache dans le tabernacle. Mais la mère évitera de tromper l'enfant par des mensonges, qui plus tard pourraient lui faire penser que la religion n'est que duperies et histoires pour les enfants, mais dont les grandes personnes ne croient pas un mot.

Certes, l'œuvre de l'éducation est une besogne difficile et délicate, et trop de parents supposent qu'on y peut improviser. Combien d'enfants tournent mal, ne font rien de bien dans la vie, parce que les parents les ont mal élevés, ou ne les ont pas élevés du tout. Les enfants n'ont pas qu'un corps frêle et délicat, leur âme exige des soins minutieux, une continuelle sollicitude. Y a-t-il beaucoup de mères qui oseraient redire ce que Blanche de Castille répétait à S. Louis enfant : « Mon fils, vous savez combien je vous aime; mais je préférerais vous voir mort à mes pieds, plutôt que commettre un péché mortel. » Le métier d'éducateur ne s'improvise pas, pas plus que ne s'improvisent les sentiments chrétiens qui doivent passer de l'âme des parents dans celle de leurs enfants.

Quelqu'un faisait justement remarquer : personne n'oserait, sans formation préalable, se faire horloger, architecte, médecin, et nul ne songe que le métier de père et de mère pourrait bien, lui aussi, exiger une préparation. Sans doute, la grâce du sacrement agit, vient au secours de la bonne volonté, mais elle ne supplée pas à tout; l'exiger serait exiger un miracle et le miracle demeure un fait extraordinaire ; dans l'ordre providentiel, c'est une exception. Dès lors, pourquoi s'étonner que la bonne éducation des enfants n'est pas toujours proportionnée à l'amour dont ils sont entourés? On a dit et répété l'importance de la première éducation : presque toujours il en restera quelque chose. Même si au cours de la vie les passions mauvaises ravagent l'âme, même si, plus tard, la foi subissait des défaillances, une première éducation chrétienne rendra plus facile le retour à Dieu. Vieillard, ou à cet âge de la vie où l'homme aime à se rappeler le passé, une image quelque peu oubliée, mais toujours présente dans son cœur, se présentera : l'image de sa pieuse et sainte mère, le souvenir de ses premières leçons, des premières prières, apprises sur ses genoux... Heureux les hommes dont l'enfance a bénéficié d'un tel don!

III

Chez les Juifs, les livres étaient rares, mais chaque famille possédait au moins quelques fragments des Livres saints et leur étude était souvent l'unique étude.

Cette étude de la religion devait être, pour Marie, complétée par l'enseignement des connaissances indispensables pour faire d'elle une bonne maîtresse de maison. Pour une juive, dont la vie s'écoulait toute à l'intérieur du logis, une telle éducation suffisait. Il n'en va pas de même aujourd'hui. Les parents ont l'obligation grave de faire donner à leurs enfants l'instruction qui leur permettra de gagner honnêtement leur vie. C'est une ambition légitime que de vouloir, pour ses enfants, une culture supérieure à celle qu'on a reçue soi-même. A condition toutefois que cette culture vise à un but pratique. Que servirait à un jeune homme, à une jeune fille, une brassée de diplômes, si avec tous ces diplômes ils ne sont que des déclassés, des inutiles, des « ratés »? L'expérience prouve que ces pauvres êtres sont un danger pour leur famille et leur pays.

En faisant donner à leurs enfants une éducation en rapport avec leur situation sociale, les parents ne doivent pas oublier ce qui en est la base même : la religion. La science est nécessaire, indispensable, mais elle ne remplace pas tout, elle ne remplace pas ce petit livre que nos aïeux vénéraient, dont les demandes et les réponses, gravées dans leur mémoire, éclairaient la vie : le catéchisme. On a compris de nouveau son importance. De jeunes Polytechniciens, Centraux et autres élèves de nos grandes écoles ne croient pas déchoir en se faisant catéchistes, en suivant des cours de catéchistes. Cette leçon est un bienfait. Quelle base en effet donne à la morale l'éducation neutre? Comment prépare-t-elle l'enfant à son beau métier d'homme? L'honneur, le bien, autant de mots sans consistance, s'ils ne s'appuient sur Dieu. Seul le catéchisme donne un sens au mot *devoir*, seul il nous place sur un terrain supérieur à nos intérêts immédiats, à nos plaisirs, à nos appétits sauvages, à nos appétits féroces de chair et de sang. Ils ne peuvent être domptés que par lui.

Notre monde moderne nous offre le triste spectacle de l'éducation athée, de l'éducation sans Dieu, celui d'adolescents qui déjà ne croient plus à rien, d'intelligences à peine capables d'une pensée personnelle, d'un examen sérieux, et que le problème religieux n'intéresse plus. Ce que de grands génies ont cru après des études et des méditations prolongées, des prières ardentes, ces adolescents le méprisent. Les conséquences de l'athéisme se font sentir dans la vie familiale et dans la vie sociale. L'affection, le dévouement, le renoncement à son égoïsme, en vertu de quelle autorité, sinon celle de Dieu, pourrait-on les exiger?

Les parents chrétiens doivent se garder de deux défauts : éviter de noyer la religion sous un amas de pratiques ennuyeuses ou de défenses comminatoires; ou, par contre, ne pas accorder à la question religieuse l'importance qui lui revient de droit.

IV

Eduquer, c'est apprendre à l'enfant la lutte contre ses défauts, c'est cultiver les bonnes dispositions de l'âme, aider par la correction sa vo-

lonté défaillante. Anne et Joachim n'eurent pas à corriger leur enfant. En elle les plus belles vertus s'épanouirent, conséquence de son immaculée conception, sans lutte, comme spontanément. Il n'en est pas ainsi des autres enfants. « *Educate illos in disciplina et correptione Domini,* » écrivait S. Paul (Eph., VI, 4) ; « élevez-les en les corrigeant et en les avertissant selon le Seigneur. » De tous les devoirs qu'impose aux parents l'éducation chrétienne, celui-là, le devoir de la correction, est le plus négligé.

La raison n'en est-elle pas dans l'égoïsme et le péché ? Dieu a mis dans le cœur du père et de la mère des trésors de tendresse et d'affection, qui doivent se départir dans une large mesure sur les enfants. Mais par un calcul égoïste on limite à un, deux enfants au plus sa famille. Tous les trésors du cœur se déversent sur l'unique fils ou fille, de telle sorte, et c'est fatal, que l'enfant devient l'idole du père et de la mère. Faire pleurer l'idole, y songez-vous ? Corriger l'idole est impossible. Et puis, l'amour rend aveugle : l'idole est sans défauts. Alors l'enfant gâté grandit avec ses tendances mauvaises, qui se développent de plus en plus. Ces tendances feront de lui un tyran, et les larmes que vous n'avez pas voulu faire verser, craignez, parents égoïstes, de les répandre plus tard, amères et désespérées. N'oublions pas qu'à l'exception de la T. S. Vierge, tous les enfants ont des défauts. Les saints, les grands hommes ne sont devenus tels, que grâce aux parents qui ont veillé sur leur berceau.

Parents chrétiens, l'avenir de vos enfants dépend de la manière dont vous accomplirez le grand devoir de l'éducation chrétienne. Ressemblez davantage à Joachim et Anne, pour que vos enfants ressemblent davantage aussi à la T. S. Vierge. Votre bonheur dépend aussi de l'accomplissement de votre devoir. Voulez-vous rester dans la vérité du mariage chrétien, dans la paix et la douceur d'une famille unie, dans l'accord intime et permanent des âmes ? Accomplissez le précepte de S. Paul : élevez vos enfants en les corrigeant et en les avertissant dans le Seigneur. Et vous, ô Marie, qui aimez l'enfance, au nom des leçons reçues de votre sainte mère, prenez dans vos mains la cause de l'éducation chrétienne des enfants, afin qu'au ciel ils soient autour de leurs parents une couronne de gloire et de bonheur.

ALLOCUTIONS DE MARIAGE

III

LA GRANDEUR DU SACREMENT

Mademoiselle, Monsieur,

Le 31 décembre 1930, le pape Pie XI adressait au monde un message solennel sur la grandeur du mariage. Avec émotion, mais avec force, l'auguste Pontife proteste contre les erreurs pernicieuses, les mœurs dépravées qui se sont répandues, et, au nom du Christ dont il tient ici bas la place, il élève bien haut la voix pour redire à tous la sainteté du mariage et la grandeur des devoirs qu'il entraîne.

Grâce à Dieu, mes chers amis, vous n'êtes pas de ceux qui, oubliant la sainteté du mariage, n'y voient qu'un moyen de se créer une situation dans la vie ou n'y cherchent que la faculté d'assouvir légitimement leurs passions. L'atmosphère profondément chrétienne que vous avez respirée dans vos familles, l'éducation que vous avez reçue, la piété sincère enfin qui anime vos vies vous ont initiés à la grandeur du sacrement que vous allez recevoir.

Et pourtant, oserai-je le dire ? si haute que soit l'idée que vous vous êtes faite du mariage, je ne sais pas si elle atteint jusqu'à la sublimité de la réalité.

Puisque vous avez bien voulu m'inviter à vous adresser ce matin la parole, vous me permettrez de vous faire entendre, en cette heure solennelle de votre vie, comme un écho de la voix du Vicaire de Jésus-Christ, pour vous redire combien le sacrement que vous allez recevoir est grand, — quel trésor de grâce va vous être offert, — quelles graves obligations aussi vous allez contracter. De la sorte, je satisferai tout à la fois à mon devoir de prêtre et au besoin que j'éprouve, dans ma grande affection pour vous, de contribuer à votre bonheur.

I

« *Sacramentum hoc magnum est ; ego autem dico in Christo et Ecclesia.* Ce sacrement est grand, écrit S. Paul aux Ephésiens. Ce sacrement est grand, je veux dire par rapport au Christ et à son Eglise. » (Eph., v, 32).

Et commentant la parole de l'apôtre, S. Thomas d'Aquin nous dit que si le mariage est appelé un grand sacrement, c'est en raison de son symbolisme. Le mariage est un grand sacrement parce qu'il représente quelque chose de grand, parce qu'il signifie l'union du Christ et de son Eglise.

Parce que nous sommes faits d'esprit et de chair, et que souvent le moyen le plus sûr d'instruire notre intelligence est de parler aux sens, Dieu a décidé dans sa miséricordieuse sagesse de recourir, pour produire la grâce en nos âmes, à des gestes sensibles qui figurent la grâce à nos yeux en même temps qu'ils la produisent en nos cœurs : ce sont les sacrements. Chaque fois que nous nous approchons des sacrements, nous n'avons besoin que d'être attentifs aux gestes qu'accomplit le ministre de Dieu, aux paroles qu'il prononce pour nous rappeler quelle grâce va descendre en notre âme.

Le sacrement de mariage n'échappe pas à cette loi.

Il signifie, il représente lui aussi, d'une manière sensible, la grâce avant de la conférer. Et c'est l'Esprit-Saint lui-même qui, par la plume de S. Paul, nous révèle son symbolisme : « Ce sacrement est grand, je veux dire par rapport au Christ

et à son Eglise. » Le sacrement de mariage symbolise, représente l'union du Christ et de son Eglise. Dès lors, la grâce qu'il a pour but de conférer aux époux, en la signifiant, est de les aider à reproduire dans leur vie conjugale l'union du Christ avec son Eglise. Idéal sublime, mes chers amis, et dont nous allons brièvement essayer de sonder la profondeur.

Les sacrements, nous l'avons dit, produisent la grâce qu'ils signifient. Le sacrement de mariage symbolise, représente l'union du Christ et de son Eglise. Il confère donc aux époux la grâce de reproduire dans leur vie conjugale les caractères de l'union du Christ et de son Eglise. Dès lors, pour vous faire entrevoir les trésors de grâce qui vont vous être offerts, pour vous rappeler les graves obligations que vous allez contracter, il me suffira de diriger un instant votre regard vers cette union merveilleuse du Christ et de son Eglise, dont, dans un instant, la vôtre doit devenir l'image.

Comme en toutes choses, deux aspects s'imposent à nous dans la considération de l'union du Christ et de son Eglise : son but et son essence.

Le but de l'union du Christ et de son Eglise, c'est d'engendrer des âmes à la vie surnaturelle. Nous trouverons dans cette première considération la révélation de la fin principale de l'union que vous allez contracter.

L'essence de l'union du Christ avec son Eglise, c'est tout l'ensemble des relations qui président aux rapports du Christ et de l'Eglise, relations qui devront servir de modèle à celles de votre vie conjugale.

II

Si le Fils de Dieu s'est fait homme, si le Christ a institué son Eglise, c'est pour apporter à nos âmes une participation à sa vie divine, pour donner à Dieu son Père de nouveaux enfants et de nouveaux héritiers au royaume des cieux. « Je suis venu, dit Jésus, pour que les hommes aient la vie et qu'ils soient dans l'abondance. » (Jo., x, 10).

Puisque, mes chers amis, l'union que vous allez contracter doit devenir l'image, la reproduction visible de celle du Christ et de son Eglise, la fin première, principale de votre mariage sera, si Dieu le permet, de perpétuer la race des enfants de Dieu et de l'Eglise. Il ne s'agit pas seulement — comprenez-moi bien — de propager le genre humain sur la terre, mais il s'agit pour vous, comme pour le Christ dans son union avec l'Eglise, d'accroître le peuple de Dieu et de préparer à notre Père du ciel de nouveaux adorateurs et de nouveaux héritiers à son royaume.

C'est dire qu'en vous approchant du sacrement de mariage, vous allez contracter une première et double obligation : celle d'accueillir avec joie les enfants que Dieu daignera vous confier, et celle de les élever chrétiennement, car à l'enfantement matériel un autre doit succéder, plus noble encore et peut-être plus laborieux : l'enfantement à la vie morale et religieuse. Des parents chrétiens doivent s'occuper non seulement du corps et de l'avenir matériel de leurs enfants, ils doivent se préoccuper aussi et surtout de l'âme de leurs chers petits. Ils ont le devoir et le devoir grave d'élever leurs enfants dans l'amour de Dieu et la crainte du péché, de les porter à la vertu, de veiller sur eux sans cesse et enfin de leur donner le bon exemple. Vous n'aurez pas de peine, mes chers amis, j'en suis sûr, à vous acquitter de cette noble mission ; vos traditions familiales, vos vertus personnelles y contribueront.

Pour vous y aider, Mademoiselle, il vous suffira du reste d'évoquer le souvenir de votre chère mère ; le souci perpétuel qu'elle a eu de votre bien, sa tendre vigilance seront pour votre vie tout entière une leçon et un exemple.

Mais il est un autre point, mes chers amis, où la fidélité au devoir vous sera sans aucun doute plus pénible. Ecoutez plutôt la parole du Souverain Pontife :

« Pour aborder en détail l'exposé de ce qui s'oppose à chacun des biens du mariage, il faut commencer par les enfants, que beaucoup osent nommer une charge fastidieuse de la vie conjugale ; à les en croire, les époux doivent avec soin s'épargner cette charge, non point, d'ailleurs, par une vertueuse continence (permise dans le mariage aussi, quand les deux époux y consentent), mais en viciant l'acte de la nature. »

On parle beaucoup aujourd'hui de la « crise des berceaux. » C'est bien plutôt d'une crise de moralité qu'il s'agit. On a tout fait pour tuer la foi dans l'âme des enfants. Comment s'étonner de voir mûrir les fruits d'une éducation sans Dieu ? Le 17e Congrès de la Natalité, qui tenait récemment ses assises à Nantes, dénonce une fois de plus le pressant danger que fait courir à la France la crise des naissances. Peut être son appel sera-t-il entendu de quelques foyers sincèrement français. Mais le vrai remède n'est pas là. Pour rendre à la famille sa fécondité naturelle, il faut remettre à sa base l'éducation chrétienne.

Vous aurez à cœur, mes chers amis, de marcher, vous, sur la trace de tant de jeunes foyers chrétiens, admirables en ces heures difficiles, et de donner à ceux qui vous entourent un éloquent exemple de vertu.

De la sorte, non seulement vous serez fidèles à la sublime mission que Dieu vous a confiée, non seulement vous ferez de votre union une digne reproduction de celle, si sainte, que le Christ a contractée avec son Eglise, mais vous vous acquitterez d'un devoir sacré envers votre patrie bien-aimée, envers la France.

La France! à ce nom, Monsieur, comme votre cœur doit vibrer ! La France, mais ce fut, après Dieu, la grande passion de votre famille ! Depuis des générations vos ancêtres ont voué leur vie à son service. Pour ne parler ici que de vos proches ancêtres, permettez-moi d'évoquer le souvenir de votre bisaïeul, officier sous Napoléon Ier et qui prit part avec lui à la triste, mais glorieuse cam-